

EXTRAIT

Introduction

À en croire certains spécialistes de la vie politique et sociale, le patriotisme serait démodé. La patrie, expliquent-ils, est concurrencée dans le cœur des individus par de nouveaux attachements, de nouvelles ferveurs. Elle est supplantée, au niveau infranational, par les particularismes régionaux, les communautarismes, les réseaux sociaux du Net. Elle est débordée, au niveau supranational, par le sentiment européen et la “conscience planétaire”. Dans la chaîne de la reliance, le lien national apparaît comme un maillon faible, une forme archaïque de la sensibilité.

Et pourtant... L'ère des nations n'est pas tout à fait révolue. Si l'on y réfléchit, leur nombre n'a pas cessé d'augmenter depuis vingt ans. Ainsi, la Slovénie, la République tchèque, la Biélorussie, la Croatie, la Bosnie, pour ne citer que quelques exemples, ont surgi sur la scène de l'Histoire. Ici et là, les revendications nationales se font entendre bruyamment. S'ajoute à cela le choc provoqué par la crise économique : en jetant le doute sur les vertus de la mondialisation, celle-ci a renforcé, par contrecoup, la confiance dans l'État-nation, seul recours face aux tempêtes financières. Le mot même de “patriotisme” regagne ses lettres de noblesse : n'est-il pas significatif que l'on évoque de plus en plus souvent le “patriotisme économique” ou le “patriotisme industriel” ? Dans un autre registre, des événements tels que les Jeux olympiques ou la Coupe du monde de football déclenchent des passions collectives dont, à l'évidence, le chauvinisme national n'est pas absent.

Il est donc plausible, comme le prédisent certains experts, que dans cent cinquante ou deux cents ans les nations auront disparu de la surface de la Terre, englouties dans un gigantesque État mondial... En attendant, elles ne se portent pas si mal.

Chacun sent bien, en outre, que le sentiment patriotique continue de jouer un rôle-clé dans le maintien du lien social. Il renforce les liens de fraternité. Il fait contrepoids aux particularismes ethnoculturels qui rongent notre société. Il est une des conditions de la réussite de l'intégration. Une politique qui viserait à améliorer la cohésion sociale mais qui ne se soucierait pas, en même temps, de susciter chez les citoyens un fort sentiment d'appartenance à la nation serait tout simplement contradictoire.

Le paradoxe est que, en tant que *phénomène psychologique*, le patriotisme reste très méconnu. Ses détracteurs, qui le confondent avec le nationalisme, l'ont jeté dans les oubliettes du politiquement incorrect. Les chercheurs en sciences humaines évitent prudemment cet objet sulfureux. Les sociologues, qui sont intarissables sur le *sentiment social*, semblent bizarrement n'avoir pas grand-chose à dire sur le *sentiment national*. Quant aux psychologues, ils ont exploré toute la gamme des sentiments humains, toutes les émotions collectives et personnelles, toutes les nuances de la vie affective, l'amour, l'amitié, l'attachement, le besoin identitaire, le besoin d'appartenance, l'altruisme, l'estime de soi, le sens du sacré, etc., mais parmi les innombrables livres de psychologie qui s'accablent dans les librairies, je n'en vois pas un seul qui traite du sentiment patriotique.

Les intellectuels du XIX^e siècle étaient plus hardis. Jules Michelet, Émile Littré, Paul Bert, Ferdinand Buisson ont beaucoup écrit sur le patriotisme. Seulement leur approche était, le

plus souvent, normative et non pas descriptive. Leur but (surtout après la défaite de 1870) était de rappeler aux citoyens et aux écoliers les “devoirs envers la patrie”. Ils étaient plus soucieux de dire *pourquoi* il faut aimer sa patrie que d’expliquer *en quoi consiste* l’amour de la patrie.

C’est cette lacune que j’ai voulu combler. Mon objectif n’a pas été d’écrire un énième traité de sciences politiques sur l’idée de nation. Il n’a pas été non plus d’ajouter ma pierre aux travaux érudits des historiens qui ont montré comment, à partir du XIX^e siècle, l’État-nation s’est imposé comme une forme dominante de la modernité.

L’objectif que je poursuis dans ce livre est à la fois plus modeste et plus ambitieux, dans la mesure où il va m’entraîner sur une *terra incognita*. Je me propose d’étudier le sentiment patriotique, ce grand oublié des sciences humaines. Pour cela, je suivrai une méthode “phénoménologique”, c’est-à-dire une méthode située à l’interface de la philosophie et de la psychologie, visant à décrire le *vécu*, le ressenti des individus. J’analyserai le *vécu de la nation* en tentant de répondre à cette simple question : comment les individus vivent-ils, dans leur for intérieur, le lien qui les unit à leur patrie ?